



JONGEN, René, dir., *La métaphore. Approche pluridisciplinaire*

Guy Bouchard

Volume 38, numéro 1, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705918ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705918ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, G. (1982). Compte rendu de [JONGEN, René, dir., *La métaphore. Approche pluridisciplinaire*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(1), 102-103.
<https://doi.org/10.7202/705918ar>

dormir peu, il y a eu des exagérations en cela. Certains Auteurs ont même noté que le manque d'aliments et de sommeil pouvaient causer des dommages plus graves que la gloutonnerie et qu'il faut donner à l'un et à l'autre la quantité nécessaire. Tout abus en un sens ou l'autre est tentation du démon.

Les considérations de l'Auteur sont émaillées d'une foule de détails intéressants sur le dortoir des moines, le lit « individuel », la manière de dormir, le réveil mutuel, la lumière de nuit, le couteau que l'on doit enlever de ses habits car le moine couchait tout habillé, et bien autre chose encore. Saint Benoît apparaît dans cette Règle comme un homme « maître de soi et ses actes, pleins d'un profond équilibre et d'un sens exceptionnel de la mesure » (p. 392).

Il y aurait encore de nombreux et très méritants travaux à relever de cette féconde Semaine d'études bénédictines. Ceux qui connaissent la langue espagnole auront le plus vif intérêt à lire ce volume qui nous apporte une brise de fraîcheur et de paix bénédictine dans l'étouffante atmosphère de notre vie moderne.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

René JONGEN (sous la direction de), *La métaphore. Approche pluridisciplinaire*, Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1980, 188 p.

Pendant deux années s'est tenu, aux Facultés Universitaires Saint-Louis de Bruxelles, un séminaire pluridisciplinaire sur la métaphore dont le responsable, René Jongen, nous présente une partie des travaux, qui « illustrent l'ultime indétermination de l'objet métaphorique lui-même » (p. 7).

Métaphore, art de la parole et schématisation de la langue, par Raphaël Celis. Cette première contribution tente de remettre la métaphore à sa place. Contre l'inflation de ce trope, contre sa prétention générique ou généalogique, on veut montrer qu'il est en défaut par rapport à la véritable dynamique de « l'acheminement vers la parole ». Phénoménologique, fortement influencée par Heidegger, la démarche se déroule en deux parties. La première, statuant sur les conditions de la parole, fait le bilan de trois équivoques « fondamentales » sur la nature des rapports entre métaphore et création langagière : a) l'impertinence des concepts rhétoriques pour la poétique

fondamentale ; b) la confusion qui substitue tour à tour langue et langage, dont la première « ne souffre qu'une genèse ontologique prudente » (p. 11) alors que le second se prête au démontage ; c) l'alternance de la monstration et du recel. Quant à la seconde partie, inspirée de Lohmann et de Guillaume, elle médite sur les dimensions de la créativité interne de la langue. La conclusion se veut critique des prétentions ontologiques de la métaphore, dont elle recherche les limites du champ d'application.

Polysémie de la peinture, par Eugénie de Keyser. « La peinture, particulièrement lorsqu'elle est figurative, introduit toujours une multiplicité de référents. On peut dire que, et le tableau et les signes qui le constituent, sont par nature polysémiques. Cette polysémie a des aspects métonymiques et métaphoriques, selon les cas » (p. 45). C'est à l'inventaire des différents niveaux auxquels jouent ces aspects qu'est consacré le second texte, qui se termine par l'analyse de trois tableaux de Degas, Léger et Klee.

La métaphore comme éponyme et comme prédication d'identité, par René Jongen. Qu'est-ce, d'un point de vue linguistique, que la métaphore ? La thèse de l'Auteur est que la métaphore a une « nature fondamentalement énonciative-prédicative » (p. 63). En premier lieu, il distingue le fonctionnement métaphorique du fonctionnement « mimologique », c'est-à-dire, selon la définition de Gérard Genette, de « ce tour de pensée, ou d'imagination, qui suppose à tort ou à raison, entre le "mot" et la "chose", une relation d'analogie en reflet (d'imitation), laquelle motive, c'est-à-dire justifie, l'existence et le choix du premier » (cité p. 64). En second lieu, l'Auteur tente de montrer qu'est en jeu, dans la métaphore, « l'attribution assertive, directe ou dérivée, explicite ou implicite, d'un prédicat B à un sujet A » (p. 70). Plus précisément, il s'agit d'énoncés qui se présentent sous les espèces syntaxiques et sémantiques d'identifications prédicationnelles (A est B), mais dont le propos réel est de caractériser (et non de classer ou d'identifier) le terme particulier ou universel introduit par A en lui assignant un attribut caractérisant anonyme, dont la définition n'est accessible que par le biais d'un savoir de type encyclopédique, portant sur les dénotés qui constituent l'extension du désigné-prédicat » (p. 96).

Discours scientifique et déplacement métaphorique, par Pierre Marchal. Si, comme l'affirme Michel Serres, la science est devenue un continuum qui est le siège de mouvements et d'échanges,

autrement dit de *transports*, les processus métaphoriques doivent jouer un rôle essentiel dans l'épistémologie. Il s'agira donc de repérer les modalités du fonctionnement métaphorique dans les discours scientifiques, de « montrer l'importance de la métaphore dans l'économie du savoir scientifique, comment elle s'insère dans le projet fondamental qui caractérise la science, à savoir : l'explication » (p. 100). Ainsi, en paléontologie, savoir géologique, l'intervention des savoirs biologiques peut être décrite comme une construction métaphorique catachrétique : l'objet nouveau produit par le traitement géologique de l'objet fossile est au passé ce que les vivants, objets du savoir biologique, sont au présent. Plus précisément : « La catachrèse scientifique se fonde sur une analogie d'un type particulier : l'*analogie structurale*. Celle-ci constitue à la fois l'origine et le prolongement théorique de la catachrèse » (p. 107). Et en généralisant : « Tout système de pensées et de connaissances (dont les sciences positives) se fonde sur une opération de métaphorisation. Ces *métaphores fondatrices* ont pour fonction (dans les sciences positives), de déterminer l'ensemble des concepts et des méthodes grâce auxquels il sera possible de mener une recherche » (p. 108). L'Auteur en donne pour exemple l'interaction entre paléontologie et biologie au sujet de la théorie de l'évolution, empruntée par celle-là à celle-ci, mais complétée par la première au niveau sinon des preuves, du moins de la « mise en scène ». Après avoir défini formellement la conception de la métaphore qui permet ces échanges et après en avoir donné un exemple (la théorie néo-darwinienne actuelle de l'évolution biologique), l'Auteur, s'inspirant de Mary Hesse, propose, de l'explication scientifique, une description qui n'est plus confinée au modèle hypothético-déductif, puis esquisse une sémantique générale des langages scientifiques.

Symbole, symptôme et métaphore. À la recherche d'une articulation, par Regnier Pirard. Dans un parcours sinueux où l'apologie de Freud côtoie la critique de Jung et de Lacan, on croise finalement une caractérisation du symbole, dont deux acceptations sont retenues : « La première appréhende les symboles comme des signes indirects, recueillis dans le trésor langagier et imaginaire des récits mythiques. La seconde insiste sur le caractère organisé de l'univers symbolique, soutenu par des lois, des interdits, des prescriptions, des serments, etc. » (p. 182). Le symbolisme qui interpelle la psychanalyse comprend : a) le système de références culturelles auquel analyste et analysant font appel et qui constitue

pour eux le principe de réalité sociale ; b) les fantasmes originaires, dépôt de l'imaginaire collectif ; c) les symboles qui échappent à la conscience. Cette tripartition permet de distinguer « la métaphore dans la structure, la métaphore sédimentée, et ce qui mérite, au sens fort, le nom de métaphore, à savoir cette manière de *symboliser au singulier* » (p. 161). La métaphore n'est pas seulement tour de langage, mais aussi tour de pensée, et il s'agit de savoir si son usage est au service du refoulement ou de la levée du refoulement. Dans ce contexte, les symptômes deviennent des « métaphores avortées » auxquelles ne peuvent se substituer que des « métaphores sublimatoires » (p. 164) : « le sujet ne se représente ou s'énonce que dans les substitutions métaphoriques » (p. 166). Et la métaphore dans la structure, qui n'apparaît jamais comme telle et est l'objet d'une construction analytique reprenant une construction de la culture, « s'impose comme condition de possibilité de toute métaphore langagière » (p. 176).

En conclusion, nous ne pouvons que répéter le propos du présentateur : ces textes « illustrent l'ultime indétermination de l'objet métaphorique lui-même ». Leur juxtaposition constitue la première étape de ce qui pourrait devenir une co-détermination pluridisciplinaire de la métaphore. En même temps, elle pose un problème fondamental, celui du destinataire de tels textes. Le destinataire de l'ouvrage que nous venons de résumer devrait être au moins métaphysicien, philosophe de l'art, linguiste, philosophe des sciences frotté à la paléontologie et à la biologie, et psychanalyste. Si quelque autre public est visé, il faudrait (comme l'ont fait Marchal et, jusqu'à un certain point, Pirard) ne pas présupposer que le lecteur est au courant de la conceptualité et de la problématique de chaque discipline et lui fournir quelques jalons de base, au risque d'impatisier le spécialiste.

Guy BOUCHARD

Jean-Hervé NICOLAS, O.P., *Contemplation et vie contemplative*, Éditions universitaires, Fribourg — Éditions Beauchesne, Paris, 1981, 430 pages, 15,5 × 23 cm.

Dans sa longue préface au présent volume (XIII-XXI), le P. Georges Cottier, O.P. souligne judicieusement la situation paradoxale de la théologie aujourd'hui : on semble, d'une part, s'intéresser comme jamais à la théologie alors que, d'autre part, il faille déplorer tant d'improvisations, et